

agencements agricoles). Il faut donc tenir compte de l'action sélective des agencements sur le phylum, et de la réaction évolutive du phylum, en tant que fil souterrain qui passe d'un agencement à l'autre, ou sort d'un agencement, l'entraîne et l'ouvre. *Elan vital* ? Leroi-Gourhan est allé le plus loin dans un vitalisme technologique qui modèle l'évolution technique sur l'évolution biologique en général : une *Tendance universelle*, chargée de toutes les singularités et traits d'expression, traverse des milieux intérieurs et techniques qui la réfractent ou la différencient, d'après les singularités et traits retenus, sélectionnés, réunis, rendus convergents, inventés par chacun⁸⁴. Il y a bien un phylum machinique en variation qui crée les agencements techniques, tandis que les agencements inventent les phylums variables. Une lignée technologique change beaucoup, suivant qu'on la trace sur le phylum ou qu'on l'inscrit dans les agencements ; mais les deux sont inséparables.

Donc, comment définir cette matière-mouvement, cette matière-énergie, cette matière-flux, cette matière en variation, qui entre dans les agencements, et qui en sort ? C'est une matière déstratifiée, déterritorialisée. Il nous semble que Husserl a fait faire à la pensée un pas décisif lorsqu'il a découvert une région d'essences *matérielles et vagues*, c'est-à-dire vagabondes, anexactes et pourtant rigoureuses, en les distinguant des essences fixes, métriques et formelles. Nous avons vu que ces essences vagues ne se distinguent pas moins des choses formées que des essences formelles. Elles constituent des ensembles flous. Elles dégagent une *corporéité* (matérialité) qui ne se confond ni avec l'essentialité formelle intelligible, ni avec la chose sensible, formée et perçue. Cette corporéité a deux caractères : d'une part elle est inséparable de passages à la limite comme changements d'état, de processus de déformation ou de transformation opérant dans un espace-temps lui-même anexact, agissant à la manière d'événements (ablation, adjonction, projection...) ; d'autre part, elle est inséparable de qualités expressives ou intensives, susceptibles de plus et de moins, produites à la façon d'affects variables (résistance, dureté, poids, couleur...). Il y a donc un couplage ambulatoire *événements-affects* qui constitue l'essence corporelle vague, et qui se distingue du lien sédentaire « essence fixe-propriétés qui en découlent dans la chose », « essence formelle-chose formée ». Et sans doute Husserl avait-il tendance à faire de l'essence vague

une sorte d'intermédiaire entre l'essence et le sensible, entre la chose et le concept, un peu comme le schème kantien. Le rond n'est-il pas une essence vague ou schématique, intermédiaire entre les choses arrondies sensibles et l'essence conceptuelle du cercle ? En effet, le rond n'existe que comme affect-seuil (ni plat ni pointu) et comme processus-limite (arrondir), à travers des choses sensibles et des agents techniques, meule, tour, roue, rouet, douille... Mais il n'est donc « intermédiaire » que dans la mesure où l'intermédiaire est autonome, s'étend d'abord *lui-même* entre les choses, et entre les pensées, pour instaurer un tout nouveau rapport entre les pensées et les choses, une *vague* identité des deux.

Certaines distinctions proposées par Simondon peuvent être rapprochées de celles de Husserl. Car Simondon dénonce l'insuffisance technologique du modèle matière-forme, en tant qu'il suppose une forme fixe et une matière considérée comme homogène. C'est l'idée de loi qui assure une cohérence à ce modèle, puisque ce sont les lois qui soumettent la matière à telle ou telle forme, et inversement qui réalisent dans la matière telle propriété essentielle déduite de la forme. Mais Simondon montre que le modèle *hylémorphique* laisse de côté beaucoup de choses, actives et affectives. D'une part, à la matière formée ou formable, il faut ajouter toute une matérialité énergétique en mouvement, porteuse *de singularités ou d'heccétés*, qui sont déjà comme des formes implicites, topologiques plutôt que géométriques, et qui se combinent avec des processus de déformation : par exemple, les ondulations et torsions variables des fibres de bois, sur lesquelles se rythme l'opération de refente à coins. D'autre part, aux propriétés essentielles qui découlent dans la matière de l'essence formelle, il faut ajouter des *affects variables intensifs*, et qui tantôt résultent de l'opération, tantôt au contraire la rendent possible : par exemple, un bois plus ou moins poreux, plus ou moins élastique et résistant. De toute manière, il s'agit de suivre le bois, et de suivre sur le bois, en connectant des opérations et une matérialité, au lieu d'imposer une forme à une matière : on s'adresse moins à une matière soumise à des lois, qu'à une matérialité qui possède un *nomos*. On s'adresse moins à une forme capable d'imposer des propriétés à la matière qu'à des traits matériels d'expression qui constituent des affects. Bien sûr, il est toujours possible de « traduire » dans un modèle ce qui échappe à ce modèle : ainsi, on peut rapporter la puissance de variation de la matérialité à des lois qui adaptent une forme fixe et une matière constante. Mais ce ne sera pas sans une distorsion qui consiste à arracher les variables à leur état de variation continue, pour en extraire des points fixes et des relations constantes. On fait donc

basculer les variables, on change même la nature des équations, qui cessent d'être immanentes à la matière-mouvement (inéquations, adéquations). La question n'est pas de savoir si une telle traduction est conceptuellement légitime, car elle l'est, mais seulement de savoir quelle intuition on y perd. Bref, ce que Simondon reproche au modèle hylémorphique, c'est de considérer la forme et la matière comme deux termes définis chacun de son côté, comme les extrémités de deux demi-chaînes dont on ne voit plus comment elles se connectent, comme un simple rapport de moulage sous lequel on ne peut plus saisir la modulation continue perpétuellement variable⁸⁵. La critique du schéma hylémorphique se fonde sur « l'existence, entre forme et matière, d'une zone de dimension moyenne et intermédiaire », énergétique, moléculaire, — tout un espace propre qui déploie sa matérialité à travers la matière, tout un nombre propre qui pousse ses traits à travers la forme...

Nous retombons toujours sur cette définition : le *phylum machinique*, c'est la matérialité, naturelle ou artificielle, et les deux à la fois, la matière en mouvement, en flux, en variation, en tant que porteuse de singularités et de traits d'expression. Des conséquences évidentes en découlent : c'est que cette matière-flux ne peut être que *suivie*. Sans doute cette opération qui consiste à suivre peut-elle se faire sur place : un artisan qui rabote suit le bois, et les fibres du bois, sans changer de lieu. Mais cette manière de suivre n'est qu'une séquence particulière d'un processus plus général. Car l'artisan est bien forcé de suivre aussi d'une autre manière, c'est-à-dire d'aller chercher le bois où il est, et le bois qui a les fibres qu'il faut. Ou, sinon, de le faire venir : c'est seulement parce que le commerçant se charge d'une partie du trajet en sens inverse que l'artisan peut s'épargner de faire lui-même le trajet. Mais l'artisan n'est complet que s'il est aussi prospecteur ; et l'organisation qui sépare le prospecteur, le commerçant et l'artisan, mutile déjà l'artisan pour en faire un « travailleur ». On définira donc l'artisan comme celui qui est déterminé à suivre un flux de matière, un *phylum machinique*. C'est *l'itinérant*, *l'ambulant*. Suivre le flux de matière, c'est itinérer, c'est ambuler. C'est l'intuition en acte. Certes, il y a des itinérances secondes où ce n'est plus un flux de matière qu'on prospecte et qu'on suit, mais par exemple un marché. Toutefois,

85. Sur le rapport moule-modulation, et la façon dont le moulage cache ou contracte une opération de modulation essentielle à la matière-mouvement, cf. Simondon, pp. 28-50 (« moduler est mouler de manière continue et perpétuellement variable », p. 42). Simondon montre bien que le schéma hylémorphique ne doit pas son pouvoir à l'opération technologique, mais au modèle social du *travail* qui se subordonne celle-ci (pp. 47-50).

c'est toujours un flux qu'on suit, bien que ce flux ne soit plus celui de la matière. Et, surtout, il y a des itinérances secondaires : cette fois, ce sont celles qui découlent d'une autre « condition », même si elles en découlent nécessairement. Par exemple, un *transhumant*, soit agriculteur, soit éleveur, change de terre suivant l'appauvrissement de celle-ci ou suivant les saisons ; mais il ne suit un flux terrien que secondairement, puisqu'il opère d'abord une rotation destinée dès le départ à le faire revenir au point qu'il a quitté, quand la forêt se sera reconstituée, la terre reposée, la saison modifiée. Le transhumant ne suit pas un flux, il trace un circuit, et ne suit d'un flux que ce qui passe dans le circuit, même de plus en plus large. Le transhumant n'est donc itinérant que par voie de conséquence, ou ne le devient que quand tout son circuit de terres ou de pâturages est épuisé, et quand la rotation est tellement élargie que les flux échappent au circuit. Le commerçant même est un transhumant, dans la mesure où les flux marchands sont subordonnés à la rotation d'un point de départ et d'un point d'arrivée (aller chercher-faire venir, importer-exporter, acheter-vendre). Quelles que soient les implications réciproques, il y a de grandes différences entre un flux et un circuit. Le *migrant*, nous l'avons vu, est encore autre chose. Et le *nomade* ne se définit pas d'abord comme *itinérant* ni comme *transhumant*, ni comme *migrant* bien qu'il le soit par voie de conséquence. La détermination primaire du nomade, en effet, c'est qu'il occupe et tient un espace lisse : c'est sous cet aspect qu'il est déterminé comme nomade (essence). Il ne sera pour son compte transhumant, et itinérant, qu'en vertu des exigences imposées par les espaces lisses. Bref, quels que soient les mélanges de fait entre nomadisme, itinérance et transhumance, le concept primaire n'est pas le même dans les trois cas (espace lisse, matière-flux, rotation). Or c'est seulement à partir du concept distinct qu'on peut juger du mélange, quand il se produit, et de la forme sous laquelle il se produit, et de l'ordre dans lequel il se produit.

Mais, dans ce qui précède, nous nous sommes détournés de la question : pourquoi le *phylum machinique*, le flux de matière, serait-il essentiellement métallique ou métallurgique ? Là encore, c'est seulement le concept distinct qui peut donner une réponse, en montrant qu'il y a un rapport spécial primaire entre l'itinérance et la métallurgie (déterritorialisation). Pourtant, les exemples que nous invoquons, d'après Husserl et Simondon, concernaient le bois ou l'argile autant que les métaux ; et, bien plus, n'y a-t-il pas des flux d'herbe, d'eau, de troupeaux qui forment autant de phylums ou de matières en mouvement ? Il est plus facile maintenant de répondre à ces questions. Car tout se passe

comme si le métal et la métallurgie imposaient et élevaient à la conscience quelque chose qui n'est que caché ou enfoui dans les autres matières et opérations. C'est que, ailleurs, chaque opération se fait entre deux seuils, dont l'un constitue la matière préparée pour l'opération, et l'autre la forme à incarner (par exemple, l'argile et le moule). Le modèle hylémorphique en tire sa valeur générale, puisque la forme incarnée qui marque la fin d'une opération peut servir de matière à une nouvelle opération, mais dans un ordre fixe qui marque la succession des seuils. Tandis que, dans la métallurgie, les opérations ne cessent d'être à cheval sur les seuils, si bien qu'une matérialité énergétique déborde la matière préparée, et une déformation ou transformation qualitative déborde la forme⁸⁶. Ainsi, le trempage s'enchaîne avec le forgeage par-delà la prise de forme. Ou bien, quand il y a moulage, le métallurgiste en quelque sorte opère à l'intérieur du moule. Ou bien l'acier fondu et moulé va subir une série de décarburations successives. Et pour finir, la métallurgie a la possibilité de refondre, et de ré-employer une matière à laquelle elle donne une *forme-lingot* : l'histoire du métal est inséparable de cette forme très particulière, qui ne se confond ni avec un stock ni avec une marchandise ; la valeur monétaire en découle. Plus généralement, l'idée métallurgique du « réducteur » exprime la double libération d'une matérialité par rapport à la matière préparée, d'une transformation par rapport à la forme à incarner. Jamais la matière et la forme n'ont paru plus dures que dans la métallurgie ; et pourtant c'est la forme d'un développement continu qui tend à remplacer la succession des formes, c'est la matière d'une variation continue qui tend à remplacer la variabilité des matières. Si la métallurgie est dans un rapport essentiel avec la musique, ce n'est pas seulement en vertu des bruits de la forge, mais de la tendance qui traverse les deux arts, à faire valoir au-delà des formes séparées un développement continu de la forme, au-delà des matières variables une variation continue de la matière : un chromatisme élargi porte à la fois la musique

86. Simondon n'éprouve pas d'attraction spéciale pour les problèmes de métallurgie. En effet, son analyse n'est pas historique, et préfère s'adresser à des cas d'électronique. Mais, historiquement, il n'y a pas d'électronique qui ne passe par la métallurgie. D'où l'hommage que Simondon rend à celle-ci : « La métallurgie ne se laisse pas entièrement penser au moyen du schème hylémorphique. La prise de forme ne s'accomplit pas en un seul instant de manière visible, mais en plusieurs opérations successives ; on ne peut distinguer strictement la prise de forme de la transformation qualitative ; le forgeage et le trempage d'un acier sont l'un antérieur, l'autre postérieur à ce qui pourrait être nommé la prise de forme proprement dite : forgeage et trempage sont pourtant des constitutions d'objets » (*L'individu*, p. 59).

MILLE PLATEAUX

et la métallurgie ; le forgeron musicien, c'est le premier « transformeur⁸⁷ ». Bref, ce que le métal et la métallurgie font venir au jour, c'est une vie propre à la matière, un état vital de la matière en tant que telle, un vitalisme matériel qui, sans doute, existe partout, mais ordinairement caché ou recouvert, rendu méconnaissable, dissocié par le modèle hylémorphique. La métallurgie est la conscience ou la pensée de la matière-flux, et le métal le corrélat de cette conscience. Comme l'exprime le panmétallisme, il y a coextensivité du métal à toute la matière, et de toute la matière à la métallurgie. Même les eaux, les herbes et les bois, les bêtes sont peuplés de sels ou d'éléments minéraux. Tout n'est pas métal, mais il y a du métal partout. Le métal est le conducteur de toute la matière. Le phylum machinique est métallurgique ou du moins a une tête métallique, sa tête chercheuse, itinérante. Et la pensée naît moins avec la pierre qu'avec le métal : la métallurgie, c'est la science mineure en personne, la science « vague » ou la phénoménologie de la matière. La prodigieuse idée d'une *Vie non organique* — cela même dont Worringer faisait l'idée barbare par excellence⁸⁸ — est l'invention, l'intuition de la métallurgie. Le métal n'est ni une chose ni un organisme, mais un *corps* sans organes. La « ligne septentrionale, ou gothique », c'est d'abord la ligne minière et métallique qui cerne ce corps. Le rapport de la métallurgie avec l'alchimie ne repose pas, comme le croyait Jung, sur la valeur symbolique du métal et sa correspondance avec une âme organique, mais sur la puissance immanente de corporéité dans toute la matière, et sur l'esprit de corps qui l'accompagne.

L'itinérant premier et primaire, c'est l'artisan. Mais l'artisan, ce n'est pas le chasseur, l'agriculteur ni l'éleveur. Ce n'est pas non plus le vanneur, ni le potier, qui ne se livrent que secondairement à une activité artisanale. C'est celui qui suit la matière-flux comme productivité pure : donc sous forme minérale, et non végétale ou animale. Ce n'est pas l'homme de la terre, ni

87. Il ne faut pas seulement tenir compte des mythes, mais de l'histoire positive : par exemple le rôle des « cuivres » dans l'évolution de la forme musicale ; ou bien la constitution d'une « synthèse métallique » dans la musique électronique (Richard Pinhas).

88. W. Worringer définit l'art gothique par la ligne géométrique « primitive », mais devenue vivante. Seulement, cette vie n'est pas organique,

du sol, mais l'homme du sous-sol. Le métal est la pure productivité de la matière, si bien que celui qui suit le métal est le producteur d'objets par excellence. Comme l'a montré Gordon Childe, le métallurgiste est le premier artisan spécialisé, et forme à cet égard un *corps* (sociétés secrètes, guildes, compagnonnages). L'artisan-métallurgiste est l'itinérant, parce qu'il suit la matière-flux du sous-sol. Certes, le métallurgiste est en rapport avec « les autres », ceux du sol, de la terre ou du ciel. Il est en rapport avec les agriculteurs des communautés sédentaires, et avec les fonctionnaires célestes de l'empire qui surcodent les communautés : en effet, il en a besoin pour vivre, il dépend dans sa subsistance même d'un stock agricole impérial⁸⁹. Mais, dans son travail, il est en rapport avec des forestiers, et en dépend partiellement : il doit installer ses ateliers près de la forêt, pour avoir le charbon nécessaire. Dans son espace, il est en rapport avec les nomades, puisque le sous-sol unit le sol de l'espace lisse à la terre de l'espace strié : il n'y a pas de mines dans les vallées alluvieuses des agriculteurs impérialisés, il faut traverser des déserts, aborder des montagnes, et la question du contrôle des mines met toujours en cause des peuples nomades, *toute mine est une ligne de fuite*, et qui communique avec des espaces lisses — il y aurait aujourd'hui des équivalents dans les problèmes de pétrole.

L'archéologie et l'histoire restent étrangement discrètes sur cette question du contrôle des mines. Il arrive que des empires, à forte organisation métallurgique, n'aient pas de mines ; le Proche-Orient manque d'étain, si nécessaire à la fabrication du bronze. Beaucoup de métal arrive sous forme de lingots, et de très loin (comme l'étain d'Espagne ou même de Cornouaille). Une situation aussi complexe n'implique pas seulement une forte bureaucratie impériale, et des circuits commerciaux lointains et élaborés. Elle implique toute une politique mouvante, où des Etats affrontent un dehors, où des peuples très différents s'affrontent, ou bien s'arrangent pour le contrôle des mines, et sous tel ou tel aspect (extraction, charbon de bois, ateliers, transport). Il ne suffit pas de dire qu'il y a des guerres et des expéditions minières ; ni d'invoquer « une synthèse eurasiatique des ateliers

Que signifie l'expression « suivre la matière » dans l'exemple du travail du bois ?

Donnez un exemple concret (artistique ou technique) où l'on pourrait dire que l'on « suit la matière » plutôt que d'imposer une forme.

Qu'est-ce que le « phylum machinique » ?

En quoi la métallurgie constitue-t-elle un exemple privilégié pour comprendre la matière-flux ?

Que signifie l'idée d'une « vie non organique de la matière » ?
